

Jean EPSTEIN, *Le jeu enjeu. Adultes enfants : vivre en communauté*

Paris, Dunod, 2011, 144 p.

Boris Solinski



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6799>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 360-361

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Boris Solinski, « Jean EPSTEIN, *Le jeu enjeu. Adultes enfants : vivre en communauté* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6799>

de la cyberculture actuelle, dans toute sa complexité » (p. 115). Une sorte d'étiquette qu'il est possible de mobiliser ou derrière se ranger, une identité anonyme qui sert à expliquer qu'il s'agit de la voix de populations du monde entier, et non d'un groupe particulier : « Nous sommes *Anonymous*. Nous vous demandons de vous joindre à nous. Recherchez-nous et vous nous trouverez. Nous sommes parmi vous. Nous sommes vous. Tout le monde peut s'exprimer en tant que membre d'*Anonymous*. Nous n'avons pas de dirigeants. Uniquement des sensibilités. Nous n'avons pas d'objectifs. Uniquement des résultats. Nous ne pouvons pas être arrêtés, car nous ne sommes qu'une idée. Nous ne pouvons pas être effacés, car nous sommes transparents » (p. 117). *Anonymous* permet de transformer le collectif en une entité unique, quels que soient les idées ou les pays où ils se manifestent, toujours du côté des faibles pour réclamer la liberté. « *Anonymous* n'est pas un mouvement de hackers, mais plutôt la composante cyberculturelle des mouvements de contestation, dont le terrain d'action et les armes se situent dans le champ du web, et donc de l'information » (p. 144). Derrière *Anonymous*, ce sont de plus en plus de personnes qui se mobilisent, pour des raisons différentes et selon les situations, mais avec un fond commun : la défense des libertés sur le réseau et des revendications contemporaines et globales. Potentiellement, *Anonymous* regroupe tout un chacun parce que sa plateforme idéologique se résume aux libertés fondamentales. Sa force est de donner et revendiquer la parole, quelle que soit la situation (pp. 171-172).

Finalement, *Anonymous* est symptomatique de la réalité mondiale à laquelle les populations sont confrontées, et bénéficie d'une audience grandissante auprès du public, une sorte de contre-pouvoir symbolique et actif, qui permet d'opérer une désobéissance civile passive. Le but est une remise en question des pouvoirs actuels, tournés vers le passé et de plus en plus oppressifs. *Anonymous* donne une voix à ceux qui n'en ont pas, dépasse de très loin la description d'un collectif de hacker, et semble en passe de devenir « une idée capable de changer le monde ». *Anonymous*, concluent Frédéric Bardeau et Nicolas Danet, est « en train d'instaurer un climat favorable à des changements de modèle de société, vers une plus grande horizontalité et un renouveau de la prise de parole publique » (p. 119).

Gilles Boenisch

CREM, université de Lorraine
gilles.boenisch@gmail.com

Jean Epstein, *Le jeu enjeu. Adultes enfants : vivre en communauté.*

Paris, Dunod, 2011, 144 p.

Le jeu enjeu est paru une première fois en 1985 aux éditions Armand Colin avant d'être réédité à l'identique en 1996, et à présent, en 2011, aux éditions Dunod. Psychosociologue spécialiste des tout petits, Jean Epstein s'adresse avant tout aux professionnels de la petite enfance, plus particulièrement au personnel d'accueil des crèches, voire à celui des ludothèques. En fin d'ouvrage, un chapitre leur est spécialement consacré et leur propose, sous forme de boîte à outils, des exemples de jeux d'éveil. La première partie de l'ouvrage est une approche physiobiologique et psychosociologique des origines du jeu enfantin, approche qui met l'accent sur l'exploration avant de s'intéresser au fonctionnement des structures collectives dédiées à l'enfance.

Si cet essai a eu son heure de gloire dans les années 80 et 90, où les livres sur le sujet n'étaient pas légion, il a depuis pris un léger coup de vieux. Rédigé comme un essai, l'ouvrage présente la démarche exploratoire de son auteur plus que ses résultats. Or celui-ci, tout à son combat contre l'éducation traditionnelle qui veut que l'enfant soit encadré et guidé vers l'apprentissage avant de pouvoir accéder à l'école maternelle, part du principe que le jeu, champ d'expérience sans égal pour l'enfant, est mésestimé. Ce qui était peut-être vrai en 1985 ne l'était déjà plus en 1996, *a fortiori* en 2011 où le jeu est même un axe essentiel de la pédagogie de l'école maternelle. Certes, le débat à propos du juste milieu, qui oscille entre la nécessité de ne pas diriger le jeu et celui d'éviter que les enfants ne soient livrés à eux-mêmes, n'est toujours pas tranché, mais il n'est même pas effleuré dans cet essai – à moins qu'il ne soit tranché de fait pour l'auteur ? – qui fait de l'initiative et de l'autonomie enfantine la panacée de l'éducation.

D'autant que l'ouvrage est lui-même rédigé sous forme d'une suite d'anecdotes placées sous le signe du bon sens : l'auteur s'assure sans cesse de l'assentiment du lecteur en livrant à sa vindicte des personnels de la petite enfance aveugles aux jeux naturels des enfants comme à leur signification. Pourtant, l'évidence des exemples ne rend pas *a contrario* évidente la plus value de l'auteur, dont le discours, parsemé d'innombrables points d'exclamation marquant la surprise, points de suspension soulignant l'impuissance (devant la bêtise – pourfendue en avant propos – des personnels des collectivités) et guillemets sous entendant un vocabulaire en gestation, apparaît comme autant d'hésitations quant

au fond du propos. Ainsi se prend-on à douter que certaines idées soient le fruit de l'expérience de l'auteur et non celui d'élucubrations théoriques : « Je suis, personnellement, un farouche défenseur du "parc pour enfants", à la maison. Avec, toutefois, une réserve : je préconise de placer à l'intérieur de celui-ci tous les objets considérés comme fragiles, et l'enfant autour » (p. 78). Au-delà de la faisabilité du dispositif et du bien-fondé de laisser un enfant sans surveillance, n'est-ce pas attiser la tentation de l'interdit que de substituer à l'explication ou à l'expérimentation la barrière physique d'un parc pour enfant ?

Heureusement, lorsque, plutôt que de se mettre en avant, l'auteur fait parler son expérience et imagine, devant la délectation/répulsion que provoque l'évocation de la cervelle d'agneau, de mener une expérimentation *in vivo* à la cantine auprès des enfants, celle-ci vaut tous les discours : « Les agapes commencent : une moitié, environ, des enfants se voit offrir une succulente assiette de cervelle d'agneau par des personnes détestant cela. Inversement pour l'autre moitié. Pour faciliter l'observation, nous avons placé les deux groupes à des tables assez éloignées. Le repas se passe bien, en apparence pour tout le monde, les opposantes à la cervelle faisant des efforts évidents pour trouver "cela bon" ! Bilan : sur la table animée par des personnes aimant ce plat, les assiettes sont vides, presque propres ! Sur l'autre, la quasi-totalité des assiettes conserve des restes plus ou moins volumineux ! » (p. 74). Ainsi l'influence de la culture, et plus simplement la projection des goûts et des désirs des adultes sur les enfants, quand bien même ceux-là en seraient conscients et les dissimuleraient, est patente. Les adultes doivent se garder d'investir de leurs appréhensions les expériences spontanées des enfants afin que ceux-ci aient une chance de les réussir.

Concernant le jeu tant vanté par l'auteur, c'est sans doute l'anecdote relative à sa visite d'un musée du jouet en Scandinavie qui induit la réflexion la plus stimulante : « Seules les proportions de cet édifice présentaient une singularité : il était construit de façon que nous, adultes, ayons la taille d'un enfant de deux ans environ. Riche d'enseignements, ce musée du jouet ! Après en avoir, non sans difficulté, ouvert la porte principale, je me suis péniblement hissé jusqu'au premier étage, au péril de mes os. Malgré mes trente ans, chaque marche représentait une montagne ! À grand-peine, je me suis retrouvé dans la salle à manger, à la même échelle. Pas très aisé de grimper et de m'asseoir sur un tabouret, les pieds dans le vide. Plus difficile encore de couper le hareng qui me fut chaleureusement servi, accompagné

d'une bouteille de bière danoise [...] : l'assiette se trouvait à hauteur de mon nez. [...] Pire encore : l'effet désastreux de la bière sur ma vessie [...] frisa la tragédie. À peine entré dans les toilettes, je fus bien embarrassé devant une cuvette de wc m'arrivant au milieu de la poitrine. Miraculeusement un petit banc (banca !) me permit in extremis d'éviter la catastrophe » (pp. 50-51).

Et Jean Epstein de se moquer des pédopsychiatres qui, le regardant faire, décèleraient des difficultés psychomotrices alors que c'est le lot quotidien de l'enfant d'apprendre à se mouvoir dans un monde d'adultes. Cette réflexion n'en témoigne pas moins de l'avance des pays du Nord, autant en matière d'éducation des enfants que des adultes, puisque un musée du jouet n'était déjà plus pour eux dans les années 70 un temple du consumérisme comme il l'est encore chez nous, mais bien la possibilité pour les adultes de retrouver des sensations oubliées, et de reconnaître, à travers le jeu, ce qu'ils ont encore à apprendre de l'enfance, si condescendants qu'ils soient à son égard.

La conclusion de l'ouvrage est logiquement contenue dans une dernière anecdote, dont l'auteur ne tire pas toutes les conséquences : « Il y a quelques temps, je marchais dans la rue, derrière une "grand-mère" accompagnant sa petite fille. Toutes deux sautaient joyeusement sur un pied. Une femme, arrivant à leur hauteur, déclara à la vieille dame : "Voilà une mamie comme tout le monde voudrait en avoir !". J'entendis alors celle-ci lui rétorquer : "Vous dites cela parce qu'il y a la petite ! Si j'étais seule, vous penseriez que je suis folle !" » (p. 92). En effet, si le jeu est toléré chez l'enfant, nombre d'adultes le refusent pour eux-mêmes, comme si d'avoir grandi, au sens étymologique, nous fermait définitivement les portes du jeu. Si l'auteur, si favorable à l'enfant, était moins intransigeant envers les adultes, il comprendrait qu'il ne peut y avoir d'initiation au jeu sans transmission, ni de transmission sans intimité avec lui. La grand-mère, en acceptant le jeu pour elle-même, devient le partenaire naturel de l'enfant et le passeur ludique. Pour conclure, nous empruntons à Pascal Deru (*Le jeu vous va si bien !*, Gap, Le Souffle d'or, 2006, p. 16.) ses mots : « L'adulte qui joue accomplit en lui et dans ses relations le tissage très intime d'une toile qui l'enrichit en le liant à d'autres. Outre l'enfant qu'il nourrit en lui-même et sans lequel on est orphelin d'une part de soi-même, il consolide sur ce fond de plaisir l'inestimable réseau dont nous avons besoin pour vivre ».

Boris Solinski

CREM, université de Lorraine
boris.solinski@gmail.com